P 158 E

28e ANNEE, — Numéro 10. Jeudi 7 JANVIER 1937.

LE VAILLANT

BON PATRIOTE GAI WALLON

FIER CATHOLIQUE

JOURNAL OFFICIEL DES ÉTUDIANTS CATHOLIQUES DE LIÉGE

Hebdomadaire affilié à l'Union de la Presse périodique Belge -- Union Professionnelle reconnue

Rédaction : Félix DAVID, 13, Rue Sœurs de Hasque. — Tél. 174.67.
Administration : Léon A. de BECO, 25 Rue Beeckman. — C. C. P. 19.12.72.

« Bonne année, si vous plait... »
(Les vendeurs de « Nûles »)

La Revue...

Avant

Ceux qui n'ont jamais fait de revue ne sauraient s'imaginer ce que ça représente de travail, de réunions, de courses, de répétions, d'engueulades, de fou-rire, d'énervements, de beuveries, de gueuleries, d'allégresse et de désespoir.

On commence par conspirer en grand secret dans la cahute du « Vaillant » ; on remue les idées les plus fantasques, les trouvailles les plus ébouriffantes, avant de tomber d'accord sur quelque chose.

Le prologue est à peine terminé qu'il faut commencer les répétitions : c'est le début du calvaire du régisseur.

Quand la moitié des types vient répéter, on peut s'estimer heureux ; encore, cette moitié y met autant d'application qu'un gosse à prendre sa potion.

L'enfantement de la revue suit son cours : le premier et le deuxième actes s'édifient tant bien que mal. Manu Bronne abat une besogne formidable ; Félix David court de tous les côtés. On ne trouve pas d'acteurs ad hoc, ceux qu'on trouve s'esbignent à l'anglaise. Et avec ça, la pensée hallucinante qui vous poursuit sans cesse : « On ne sera jamais prêt ! »

Enfin arrive la répétition générale : personne ne sait un traître mot de son rôle ; tous les acteurs sont enroués ou chantent faux ; le troisième acte n'est pas terminé ; aucune scène n'en est répétée : Manu gueule, Maurice Polain tonitrue, les types ne savent à quel saint se vouer. On répète pendant des heures sans désemparer et on va se coucher, persuadé que le lendemain verra se produire la catastrophe.

Pendant

7 heures et demie : les coulisses, semblables à des ruches, débordent de va et vient ; on se bouscule, on crie..

Charlemagne est superbe avec sa barbe blanche ; Closon est réussi à merveille ; Vanderlinden est furieux, sa bosse est mal faite, il est trop propre ; on corrige, et en avant. — A ton tour.. !

Peutchet, en mirifique préfet de la scène, réglemente le grimage et les acteurs.

— Premier acte, en haut.

— Bon, ça va, on y grimpe.

Keke est prévenu, et l'orchestre commence. Avec un talent remarquable, le Hot Kekes Club Orchestra amène le public dans l'ambiance nécessaire pour une Revue.

Et en avant.

ET DE DIX...

C'est un grand événement, aujourd'hui.

Nous célébrons le 10e « Vaillant » tout en poussant un nouveau cri, prolongeant la fin de la Revue, saluant cette nouvelle année.

Le « Vaillant » est tout heureux de présenter à toute l'Université, et particulièrement à ses lecteurs, ses meilleurs vœux pour 1937. Quand on fait une de ces visites traditionnelles qui gravitent autour du 1er janvier, il arrive souvent que les conversations traînent et que les salons se transforment en laboratoires météorologiques.

Ce n'est pas le cas pour nous ; il y a des tas de choses dont nous pouvons parler.

Puisque ce numéro s'inspire surtout de la Revue, allons-y.

Une fois les portes du Home définitivement fermées pour nous, l'on voit tout en rose ; aussi est-ce spontanément que nos remerciements vont à tous ceux qui ont collaboré au succès des *Buses.. y naissent*. Ceci, nous pourrons le faire à des moments plus appropriés, mais nous voulons avant tout insister sur l'atmosphère qui a présidé à la 3e représentation, celle pour qui la Revue est faite.

Nous ne prendrons pas un air attendri ou supérieur pour la circonstance, nous dirons simplement que vous avez été chics.

Cela change des engeulades et des pleurnichades habituelles, mais c'est cependant la réalité. On avait demandé un effort afin qu'un chambard intelligent préside à la dernière des *Buses.. y naissent*: ce fut épatant, au delà de toute espérance. Tout compte fait, n'est-ce pas plus amusant pour tous, acteurs et spectateurs ?

Enfin.. Merci.

Un second demi, et parlons d'autre chose.

Les derniers « Vaillants » se sont un peu ressentis des préparatifs de la Revue, vous le comprendrez facilement.

Maintenant que nous sommes arrivés au milieu de notre course annuelle, nous pouvons faire le point.

Derrière nous, quelques souvenirs déjà bien chargés.

Des fêtes.. de belles fêtes, des réceptions d'Etudiants étrangers, ceci sous l'égide de l'Union, une excursion bien amusante, la trilogie des « Perses », la Revue, enfin.

Au point de vue du Canard lui-même, nous n'en parlerons guère, laissant toute initiative au lecteur.. !

A ce sujet, cependant, une remarque sur laquelle nous insistons.

Nous avons souvent dirigé nos efforts, pour que, dans nos colonnes, le sérieux et la fantaisie se mêlent harmonieusement. Il est difficile de contenter son monde, l'un voulant « des pensées » ; l'autre, « des bouffonneries » ; un troisième, « des pensées bouffonnes ». Qu'il nous soit permis seulement de rappeler que le « Vaillant » veut, avant tout, être un journal d'étudiants.

A ce titre, il ne nous est jamais venu à l'idée de concurrencer la «Cité chrétienne» le «Pourquoi Pas ? » ou autres revues de ce genre. Que ceux qui désirent une étude approfondie sur la flexibilité des queues de vache, le corporatisme, etc., ou des gauloiseries à l'usage de vieillards érotiques, aillent les chercher ailleurs.

En plus des critiques toujours accueillies avec plaisir, nous aimerions trouver beaucoup de bonne volonté : si tous ceux qui ont des reproches à formuler dans un sens ou dans l'autre apportaient leur collaboration, tout irait pour le mieux.

Cette longue parenthèse terminée, ébauchons un programme pour les numéros suivants.

Plusieurs Facultés trouveront encore l'hospitalité dans nos colonnes, à commencer, très prochainement, par les philos, qu'elles s'appellent « sophies », « logies » ou autres. D'autres sujets spéciaux sont à l'ordre du jour.

Mais avant tout cela, à l'occasion du Numéro 10, nous lançons un concours qui, espérons-le, trouvera bon accueil parmi les étudiants.

Les fêtes doivent continuer, aussi comptons-nous nous associer à d'autres manifestations estudiantines à l'occasion du Carnaval. Des visites d'industries nationales continueront d'enrichir notre formation..

Et si l'hiver vient à se déclarer, peut-être trouverons-nous motif à des déplacements vers les pentes neigeuses de l'Ardenne.

En voilà toujours assez pour aujourd'hui. Doucement, nous allons nous acheminer vers Pâques.. la bloque.. les vacances. Doucement, nous allons sentir s'abattre sur nous, toujours plus puissante, la griffe du travail. Néanmoins, il reste encore quelques beaux jours, et c'est leur parfaite utilisation que nous vous souhaitons au seuil de cette année..Et les fêtes continuent !

LE VAILLANT.

Le « Vaillant » présente à la famille de Monsieur le Professeur Gravis, ses sincères condoléances.

...de la Revue

— Tout le monde bas du plateau, sauf les flics..

Nous sommes à la première, et une appréhension nous saisit.

Enfin on va avoir le plaisir de voir la Revue du début à la fin. Qu'est-ce que ça va donner ?

On est en route..

Wynen dégoise de sa voix harmonieuse sa longue tirade, un peu à court de souffle, mais à par ça.. tout va très bien, Madame la marquise, tout va très bien (Bis).

Allais, à ton tour. Et le compère entre, suivi de peu par la commère. Et ça avance.

V'là l'chant final du Prologue.

C'est lancé : « Les Buses y naissent », grandissent et se développent.

On r' descend aux coulisses. Ça va et les demis arrivent.

L'Impubère, merveilleux dans son genre, fait ça avec sérieux et componction ; il verse doucement, puis, hop ! il est parti.

On crie : il fait soif.. Rien à faire, il ne reviendra qu'à Pâques ou à la Trinité.. quand tout le monde sera remonté sur le plateau.

Et doucement, sans rien voir, il versera encore.

Il y a une chose amusante, ce sont les trouvailles et les adaptations suivant le public.

Les flics, par exemple, firent preuve d'un véritable sens des nuances.

Le premier jour.. Allez, ou je vous flanque mon pied dans le derrière.

Le jour du Gala.. Allez, ou je vous mets mon pied quelque part.

Le jour des étudiants.. version ordinaire et bien connue.

Revenons à nos moutons..

Le premier acte démarre, et Morand, accroché à son pou du ciel, contemple de haut la situation. Il n'a pas l'air très rassuré.

Ah ! enfin, on l'descend.. chahut, évidemment. Mais ici, les machinistes attendaient leur heure.

Les bouteilles garnissant les Bébés Morand et devant servir à simuler un besoin bien légitime, ne s'arrêtent pas de couler..

Vains efforts des flics pour mettre un frein à la fureur des flots. Rien à faire, et ça coule toujours. Fontaine, je ne boirai pas de ton eau, pense Charles Renard. Si encore c'était de la bière !

Attention, voici Closon.. Gros succès. Charlemagne se charge d'enlever le bazar, et la Commère danse Manuella avec le charme qu'on lui connaît.

Pan ! V'là le premier acte fini.

(*Voir suite en 2e page.*)

Grand Concours du Vaillant

"Le Vaillant" organise dans son sein velu, un...

Concours de pastiches littéraires

Condition unique : sujet estudiantin.

En scène pour le deux— et ça continue.

Dans les coulisses, on écoute, on blague. La salle rit ; Manu, modeste : « On fait ç'qu'on peut ».

Le dit Renard (cité plus haut) écoute avec plaisir les applaudissements, saluant l'un ou l'autre chant qu'il a très bien tourné.

Et tout doucement on avance, et ça va toujours, par ci par là ça cloche un peu, mais demain ce s'ra parfait.

Excellente salle, aujourd'hui, hein? Bonsoir.

Le lendemain, re.. 7 1/2 h., re.. grimage, etc. Beaucoup de monde en retard.

La salle est plus froide, mais, tout doucement, le rire s'installe et grandit.

Ça va mieux encore, plus d'enchaînement. Mieux emballé, quoi !

Troisième jour.

Salle épatante. On n'a jamais vu ça. C'est vrai, qu'on a fouillé à l'entrée ?

Quant Peeters s'en mêle, mes amis, ça barde.

Acteurs un peu gais, grande animation, beaucoup de bruit. Ça n'fait rien, ça va toujours. Vanderlinden est excellent, Braas a son petit succès préparé de longue date, Hubaux épatant.. Succès.. Succès..

Et le rideau tombe, c'est fini.

Après

« Au revoir et dans un an à la revue du « Vaillant ».

Les dernières paroles du chant final sont à peine dégoisées, que la joie des acteurs se donne libre cours : ce sont danses, chants, bourrées fantasques, beuveries énormes et sans pareilles : sans pareilles, car rien n'est comparable à cette atmosphère de fin de revue.

Réception des délégués, décorations, discours de part et d'autre. Puis c'est la guindaille et ici point n'est besoin de commentaires. Fait remarquable : l' « à-fond » du camarade Gonze, président de la Fédé Wallonne de Louvain (0,8 seconde).

Deronchêne, fort en verve, réduit en miettes une table de marbre (dont coût 150 frs). La fumée de la boisson fait naître pour les livrets les dédicaces les plus imprévues.

Mais il est impossible de décrire ces fêtes velues et énormes : il faut y avoir assisté.

Et la guindaille continue..

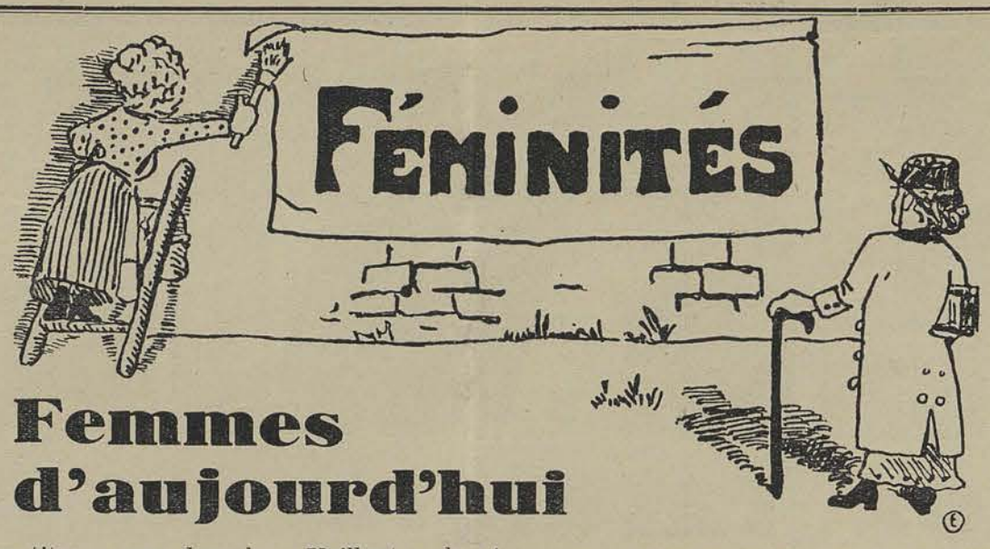
L'aurore au doigt de rose se lève..

Et les fêtes continuent.

A midi, on reconduit en grande pompe la Commère à la gare.

Les fêtes ne faisaient que commencer ! !

LE SOUFFLEUR.



Femmes d'aujourd'hui

Sous ce titre a paru dans le « Vaillant » du 10 décembre, un article dû à la plume du spirituel Nenesse. Ce galant étudiant nous attaque, nous « jeunes filles modernes », dans des termes bien amusants.

Oh ! je sais, il nous dira : « mais je n'ai voulu viser qu'une certaine catégorie dans laquelle les étudiantes ont peu de représentantes — elles ne sont pas toutes comme cela— et patati et patata ».

Eh ! bien, même si nous étions toutes comme cela, nous avons encore le droit, je crois, de nous défendre.

Il fallait vraiment que ce soit au cours, comme il l'écrit, que ce nouveau mysogyne ait trouvé son inspiration, sans quoi il serait bien à plaindre.

Passons, et reprenons ses accusations.

Après avoir rêvé à qui pouvait appartenir ce merveilleux petit chapeau qui attirait ses regards distraits, il voit la propriétaire, « blonde, mince, élancée, les yeux noirs, pas russe, cependant (il est sentimental, le pauvre) n'ayant rien de commun avec avec nos poupées modernes, pas si modernes que cela pourtant puisque, Phididippe de Samos se plaignait déjà en ces termes :

Nous n'avons plus que des poupées
Sourcils rasés, lèvres fardées,
Et peau teintée au brou de noix !

Elles savent danser, flirter, sourire, se laisser embrasser, jouer au tennis et puis c'est tout..

Voilà les crimes abominables..

« Qu'avec autant de délicatesse,
Celui qui toujours signe Nenesse »

a su relever et épingler contre nous.

Mon Dieu, quoique, pour des raisons très spéciales, je n'ai pas l'habitude de me farder, je ne puis réprouver ce souci naturel de beaucoup de mes sœurs.

Depuis que le monde existe, la femme a essayé « de réparer des ans l'irréparable outrage », et d'aider à parfaire ce que la nature avait déjà si bien réussi.

N'est-ce pas, d'ailleurs, pour votre plus grand agrément ?

Comme vous, nombre d'entre nous, la majorité, réprouve un maquillage exagéré, avec le même sentiment qu'un artiste contemple une œuvre de mauvais goût.

« Nous n'avons plus que des poupées ».

Mais si nous nous mettons à faire du sport, vous poussez les hauts cris ; si nous étudions, nous sommes des indépendantes, des concurrentes, et notre place est entre quatre murs devant une batterie de cuisine.

Tiens, c'est étonnant que vous n'ayez fait qu'effleurer ce sujet, cela viendra sans doute, attendons.

Nous savons danser, jouer au tennis. Mais enfin, n'est-ce pas là un droit pour nous comme pour vous ?

J'admire comment vous mêlez le flirt à ces plaisirs, histoire de faire croire qu'ils en sont un prolongement naturel et que nous ne manquons jamais d'atteindre.

C'est une erreur d'abord, ensuite, ce n'est pas très chic.

On croirait que vous n'avez jamais esquissé le moindre pas de danse, jamais partagé avec d'agréables compagnes les joies d'une partie de tennis.

Vous n'y comprenez rien, au fond. Nous dansons seules, nous flirtons avec les étoiles, et nous jouons au tennis avec le mur.

Plus loin, vous parlez d'un certain ressort que la mère attentive au succès de sa fille, déclencherait « lorsqu'un malheureux jeune homme est attiré dans le cercle de famille ».

C'est à mon tour de ne plus rien y comprendre, si ce n'est que vous avez l'air d'être un prétendant bien infatué et qui ne s'est jamais trouvé devant la scène que vous décrivez.

Plus loin, une autre perle, et laquelle !

« Mais si vous trépanez la poupée pour voir ce que contient son cerveau, qu'y trouvez-vous ? Rien, ou bien alors un roman de cinéma et la photo d'Henry Garat ».

Non, cette fois-ci c'est trop fort, et surtout trop banal.

Vraiment, vous n'avez pu trouver mieux ; je ne vous en félicite pas ; je ne réponds même pas, si ce n'est indirectemnet, en vous disant pour terminer, que vos critiques sont bien vieilles, bien désuètes. Je vous aurais cru plus original.

Faites un effort pour la prochaine fois— voulez-vous ?

NENETTE.

Félix David.

Il ne veut pas qu'on parle de lui. Alors ceci ne sera qu'une causerie à voix basse, entre nous deux. (Si elle est imprimée, c'est grâce à Charles Renard qui a fait passer l'article en cachette). Mais chut ! Tu connais David ? Je ne vais pas te faire son curriculum. Il est né, comme toi, a fait des primaires, des humanités, comme toi, seulement son frère lui a beaucoup tiré les oreilles dans le sens horizontal, et c'est pour cela qu'il entend si bien. Au physique, il a des cheveux comme ses yeux, des yeux comme son cœur, un cœur comme ses jambes, tout luit, court, trotte, se démène, s'énerve sans perdre son sang froid, le tout accompagné d'une voix qui cesse rarement de se faire entendre, car Dieu a dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ». Alors, Félix parle toujours à quelqu'un sans jamais le laisser parler, et s'il n'y a personne près de lui, il parle quand même. C'est pour avoir toujours quelque chose à dire qu'il y a douze chiens chez lui. Il leur fait à tous de grands sermons, et Monsieur Detroz n'est pas encore revenu de son étonnement. Pense donc, il n'est jamais parvenu à placer un mot quand il l'interrogeait, car Félix ne concède que le début d'une question ; tire ton chapeau, il fait des grandes ! Cette année, il passa de la Présidence des 34 (qu'illustre maintenant Pierre Dembour) au « Vaillant ». Je n'ai jamais vu un rédac-chef comme ça. Il prévoit tout ce qui arrivera, ce qui pourrait arriver, et ce qui n'arrivera certainement pas. Résultat : Une revue épatante, le « Vaillant » tiré en six pages, un triomphe (avec l' « Essai » et le C. P. L.) avec les «Perses», Alken, etc.. etc.. Il n'écrit peut-être pas beaucoup d'articles parce qu'il n'en a pas le temps, mais que faut-il préférer: Un rédac-chef qui est presque seul à écrire ou l'as qui parvient à se faire grouiller les autres ? Je te dis, moi, que c'est un type.

Un type, vois-tu, passionné pour la chasse et qui, lorsqu'arrive la Revue, reste deux mois sans y aller, parce qu'il faut se faire crever à une tâche ingrate et sans gloire, que personne ne connaîtra ; un type qui n'hésitera pas à remplir un rôle dans la Revue, si l'on a besoin de lui, alors qu'il sait que ce rôle sera sifflé, parce que composé à la hâte et destiné à remplacer un autre prof dont le titulaire est malade; un type qui se fait tout à tous, met le premier la main à la pâte et ne s'arrête que lorsque tout est au point. Je voudrais que tu l'aies vu, le troisième jour de la Revue, les yeux brillants, fourbu, heureux, ayant une demi-cuite et se frottant les mains en disant : « Ça va, Jean.. Ça va.. Je suis content ».

J'avais la gorge un peu serrée, tiens !

Et c'est pour cela que j'ai voulu venir te dire merci au nom de tous, pour qu'ils sachent, eux, le public, que c'est pas toujours la scène qu'il faut regarder, que c'est dans les coulisses qu'on trouve « l'humble ver de terre allumeur des étoiles ».

Jean MERLETOUT.

- CONCOURS DE PASTICHES -

BALADE EN PROSE.

Monsieur Desonay à l'Union.

Monsieur Desonay est en tournée. Chauffeur devant, malle derrière, un citax l'emporte majestueusement au cours d'encyclopédie de la philologie romane. Pour cette journée mémorable, M. Desonay a mis son beau complet gris-perle, son petit mou, sa cravate de lin aux couleurs tendres et sa jolie pochette de soie fraise.. Sur ses genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré qu'il regarde tristement.

M. Desonay regarde tristement sa serviette en chagrin gaufré ; il songe au fameux cours qu'il va falloir donner tout à l'heure devant les étudiants de 2e Philo :

— Messieurs et chers élèves..

Mais il a beau tortiller la soie fraise de sa pochette et répéter vingt fois de suite :

— Messieurs et chers élèves.. la suite du cours ne vient pas.

La suite du cours ne vient pas.. Il fait si chaud dans ce citax !.. L'air est embrasé.. et sur les terrasses des cafés au bord de la rue, tout illuminées de soleil, une foule de consommateurs se désaltèrent et s'interpellent d'une table à l'autre.. Tout à coup M. Desonay tressaille. Là-bas, au bout de la rue, il vient d'apercevoir l'enseigne verte et rouge de l'Union qui semble lui faire signe.

L'enseigne verte et rouge de l'Union semble lui faire signe.

— Venez donc par ici, Monsieur Desonay ; pour préparer votre cours vous serez beaucoup mieux sous mon toit..

M. Desonay est séduit ; il saute à bas de son citax et dit au chauffeur de l'attendre, qu'il va préparer son cours sous les ombrages de l'Union.

A l'Union, il y a des étudiants, des étudiantes et une pompe à bière, sur le bar de Marcel.. Quand ils ont aperçu M. Desonay avec sa cravate de lin aux couleurs tendres et sa serviette en chagrin gaufré, les étudiants ont eu peur et se sont arrêtés de jouer au bridge, les étudiantes n'ont plus osé faire de bruit, et la pompe à bière a cessé de couler.. Tout ce petit monde-là n'a jamais vu de professeur et se demande à voix basse quel est ce beau monsieur qui se promène en complet gris-perle.

A voix basse, on se demande quel est ce beau monsieur en complet gris-perle.. Pendant ce temps-là, M. Desonay, ravi du silence et de la fraîcheur du café, pose son petit mou sur un coin du bar, relève son pantalon gris-perle et escalade un escabeau du bar ; puis il ouvre sur ses genoux sa grande serviette de chagrin gaufré et en tire une large feuille de papier ministre.

— C'est un député ! dit l'Impubère.

— Non, dit le Gros Ver, ce n'est pas un député, puisqu'il a une jolie pochette de soie fraise ; c'est plutôt un artiste.

C'est plutôt un artiste, dit le Gros Ver.

— Ni un artiste, ni un député, interrompt un vieux manchaballe, qui a passé tout l'hiver dans les auditoires de philo..

Je sais ce que c'est : c'est un professeur !

Et toute l'Union va chuchotant :

— C'est un professeur ; c'est un professeur !

— Comme il est jeune ! remarque une jeune plume.

Madame Borguet demande :

— Est-ce que c'est méchant ?

— Est-ce que c'est méchant ? demande Madame Borguet.

Le vieux manchaballe répond :

— Pas du tout !

Et sur cette assurance, les étudiants se remettent à bridger, les étudiantes à babiller, la pompe à bière à couler, comme si le monsieur n'était pas là.. Impassible, au milieu de tout ce joli tapage, M. Desonay invoque dans son cœur la Muse de la philologie romane et, le crayon levé, commence à déclamer de sa voix de cérémonie :

— Messieurs et chers élèves..

— Messieurs et chers élèves, dit M. Desonay de sa voix de cérémonie..

Un éclat de rire l'interrompt ; il se retourne et voit Gaby Lecloux qui le regarde en riant, perchée sur un escabeau. M. Desonay hausse les épaules et veut continuer son cours; mais Gaby Lecloux l'interrompt encore et lui crie :

— A quoi bon ?

— Comment ! à quoi bon ? dit M. Desonay, qui devient tout rouge ; et, écartant d'un geste cette petite effrontée, il reprend de plus belle :

— Messieurs et chers élèves..

— Messieurs et chers élèves.., a repris M. Desonay de plus belle.

Mais alors, voilà les demis mousseux qui se haussent vers lui et qui lui disent doucement :

— Monsieur Desonay, sentez-vous comme nous sentons bon ?

Et la bière lui fait en coulant dans les verres une musique divine ; et au plafond, au dessus de sa tête, le pick-up vient lui chanter ses plus jolis airs ; et toute l'Union conspire pour l'empêcher de préparer son cours.

Toute l'Union conspire pour l'empêcher de préparer son cours..

M. Desonay, grisé de parfum, ivre de musique, essaye vainement de résister au nouveau charme qui l'envahit. Il s'accoude sur le comptoir, dégrafe sa belle cravate de lin, balbutie encore deux ou trois fois :

— Messieurs et chers élèves.. Messieurs et chers é.. Messieurs et chers..

Puis il envoie ses élèves au diable ; et la Muse de la philologie romane n'a plus qu'à se voiler la face.

Voile-toi la face, ô Muse de la philologie romane !..

Lorsque, au bout d'une heure, le chauffeur du citax, inquiet de son client, est entré à l'Union, il a vu un spectacle qui l'a fait reculer d'horreur.. M. Desonay était couché sur le comptoir, débraillé comme un bohême. Il avait enlevé son col et sa belle cravate de lin aux couleurs tendres.. et, tout en mâchonnant des frites saucées, M. Desonay payait des verres.

Alphonse DAUDET
p. p. c. Dédé.

RIONS ENCORE...

LI DJU D'LA MOUSSE

Acte I

(Les flics sont en scène; Closon entre)

Closon. — Je sens que j'arrive à un tournant de l'histoire... Jeune homme, jeune homme, retirez-vous... Je suis sur les traces des grands Seigneur du moyen âge, qui n'étaient ni aussi querelleurs, ni aussi ignorants que vous le croyez... Car que fut-il arrivé si Mahomet n'avait été qu'un vulgaire marchand de cacahouètes?

Boite. — Pourriez pas marcher dans les clous, comme tous le monde? Qu'est-ce qu'on vous a appris à l'école?

Closon. — Jeune homme, jeune homme. Pensez-vous que Charlemagne connaissait les passages cloutés? Ce bonhomme... N'était certes pas le monsieur que vous croyez. Il prit à cheval les plus grands tournants de l'histoire... Il fut véritablement l'agent signalisateur posté au carrefour de deux civilisations. Son passage a littéralement, irréfutablement été le clou de l'histoire médiévale mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'était pas plus clouté que les mules de Léon le Grand ou la sandale de Mahomet.

Crolle. — Vieux... mon vieux... Il n'en peut rien. C'est encore une victime de la loi Vandervelde, il aura bu trop d'alcool métyllique,

Boîte. — C'est juste... mais c'est-y pas malheureux tout de même, un homme de cet âge-là.

Crolle. — Allons, vous, je te paie des vers (jeu de scène) il lui parle à l'oreille et Closon tourne sur place.

Closon à Charlemagne.

Charl. — (derrière le monument) coucou, coucou!...

Clos. — Jeune homme, jeune homme. Si c'est une plaisanterie, elle est injurieuse pour mon ministère aussi, je la trouve plutôt Bovesse. Il souffle actuellement un petit vent d' Zélande qui insuffle à la jeunesse l'esprit le plus séditieux. Tous ces petits Merlots ont aujourd'hui perdu le sens du respect et de l'autorité. Ce n'est pas avec de pareils procédés que les Chevaliers se mesuraient au moyen âge. Le régime féodal n'était pas ce que vous pensez... Les armes de ce temps-là étaient peut-être plus rudimentaires que celles d'aujourd'hui mais il n'en est pas moins vrai qu'elles étaient aussi, quoi qu'on en dise et quoi qu'on en pense, moins meurtrières.

Charl. — Closon? mon fils, tu as raison et je pense pour ma part qu'il vaut mieux en avoir de grosses qu'en avoir de grelles.

Clos. — Mais, qui êtes-vous donc, mon bonhomme. Vous avez une belle barbe de professeur, mais je vous trouve néanmoins l'air très sympathique : Ego sum barba maxima, rex barbarum barbarorum.

Charl. — Je suis Charlemagne l'empereur très chrétien. Ne m'as-tu pas reconnu à ma barbe fleurie?

Closon. — Votre barbe est évidemment, quoi qu'on en pense, remarquablement fleurie... mais, je vous aurais plutôt pris pour St-Nicolas. Cela me rappelle que Grégoire le Grand eut spécialement à lutter contre le Nicolaïsme des clercs.

CHANT DE CLOSON.

(**Air**: « Fermé jusque lundi ».)

A l'unif pendant la s'maine.
Je donn' cours aux étudiants.
Ils éprouv'nt parfois d' la peine
A me suivre dans les tournants,
Car pour moi le moyen-âge,
Cela se divise en tranches,
C'est une séri' de virages
Qui n' s'arrêt' que les dimanches.

Refrain.
Car, quand l'horloge sonne
Sam'di midi,
A l'unif, plus personne,
Personne jusqu'à lundi.
Emil' dit bonne affaire,
Jusque lundi,
J' n'ai plus d' couloirs à faire
Çà t' repos'ra, mon petit.
Adolphe s'en va chasser
Avec de vieux amis.
Philippin va r'trouver
A la mer sa famille.
Lassé d' la politique,
Fraipont se dit:
Pour sauver la Belgique
I faudrait l'homme de Spy.

II.
Moi, loin des plaisirs profanes,
Je consacre mes loisirs
A étudier Charlemagne,
Mahomet et son hégyre.
D' puis qu'il n'est plus militaire,
Mon fils Jules courageusement.
Le dimanche aid' son vieux père
A préparer ses tournants.

Refrain.
Witmeur en fin de s'maine,
Jusqu'au lundi
A ses sagas s'enchaîne
A en perdre l'esprit;
Pendant ce temps Hubaux,
Avec ennui,
Pour sauver Locarno
Cherche le moyen choisi.
En beaux pantalons blancs,
Notre recteur sportif,
Joue au tennis tell'ment
Qu'il en oublie l'unif;
A Joseph son chauffard
Detroz a dit :
Je suis parti à Sart
Je reviendrai lundi.

Charl. — Oh! la barbe. Vas-tu vraiment me raser avec ton histoire du moyen âge. Je suis passé par là avant toi et je sais ce qu'elle vaut.

Au surplus, Eginhard, mon historiographe à fort bien commenté tous mes hauts faits qui, entre nous, n'étaient en rien aussi remarquables qu'il a bien voulu le dire. Je me suis colleté avec les Alamans, mais cela est arrivé au moins une fois à tous les grands hommes. Evidemment ils n'avaient pas encore Hitler, mais de ce temps là tous les Boches savaient déjà crier très fort, faire pas de parade et emporter les cadrans solaires. Il n'y a rien de neuf sous le soleil. On rossait déjà les Juifs et les Lombards... histoire de les convertir. Je me suis battu en Espagne, bien avant l'invention du Frente popular... C'est même là que j'ai fondé le grand cordon du Torrê!!!

Clos. — Mais il y a partout du neuf aujourd'hui. Nous sommes arrivés au plus grand tournant de l'histoire du monde. Voyez un peu. Les hauts faits de Gringoire le Grand et le martyre de S. Salengro.

Charl. — Oh! tu sais nous avions les maires du Palais et les maires d'alors valaient bien les maires de Lille. Ce maire-ci a moins bien fait, voilà tout. De mon temps les maires auraient exigé d'être jugés par leurs pairs, et nos grands-pairs n'auraient pas commis l'impair de se montrer amer envers un pair aussi pépère.

Clos. — Sire Empereur Charlemagne, je reconnais néanmoins qu'à l'encontre du moyen âge nous vivons une époque touffue en endeuillée et il ne faudrait rien moins qu'un Eginhard pour en rédiger la chronique.

Charl. — Eginhard? mais il s'en occupe déjà. Il est actuellement collaborateur à la Gazette de Liége. Tu comprends, il fallait des jeunes. C'est lui qui signe actuellement sous le pseudonyme de Jos. Demarteau.

Clos. — C'est bien trouvé. C'est bien trouvé et j'admire. Aussi, je ne m'étonne plus d'y retrouver parfois le style imagé et ancestral de vos capitulaires. Du reste, pour lutter contre l'invasion des barbares dont le signe de ralliement est actuellement le marteau, la faucille, il ne nous fallait rien moins que deux marteaux et une vraie scie.

Charl. — Le monde est si drôle cependant. De notre temps, les Pepins s'ingéniaient à devenir de grands hommes — même Pépin le Bref — Aujourd'hui, pour être à la mode... faut que les pépins soient le plus petits possible... les gens sont cependant bizarres... ils sont toujours les mêmes... en ce sens qu'ils changent tout le temps.

Clos. — C'est ce qu'on appelle les tournants de l'histoire. Moi, je ne connais que ça: je suis l'inventeur d'un procédé historique que l'on pourrait appeler La Méthode de l'histoire en spirale.

I.

Closon. :
Pour bien comprendre l'histoire,
Faut avoir l'air ridicule.
Nous jugeons mieux, c'est notoire,
Lorsque nous avons le r'cul.

Refrain.
Ça n'est p't être pas très merveilleux,
Mais on fait s' qu'on peut.
Nous avons l'air... cul
voyez nous sommes francs.
C'est idiot, mais c'est marrant.

LE FRONT IMPOPULAIRE

II.

Charl. :
D' Charlemagn' c'est chos' connue,
Liége est le pays natal.
Car on dit d'vant sa statue :
Il a le plus grand pied d'Herstal.

Refrain.

...
Le plus grand pied d'Herstal...
...

III.

Closon. :
Je d'mandais pour faire du bluff,
Quand était né Charles le Gros.
On m' dit : mil huit cent trente neuf,
J'pense que c'était mille de trop.

Refrain.

...
C'est Emil Detroz; voyez...
C'est idiot...

IV.

Charl. :
Pour émouvoir la commère,
Le compèr' chante à mi-voix.
Mais il ne l'attendrit guère,
Parce que c'est une girl des bois.

Refrain.

...
Une g. de bois!...
...

V.

Closon. :
Les profs se sont mis en chasse
Pour attraper Monsieur Dor,
Dont la gaieté les agace,
Car, traqué, le Dor rit fort.

Refrain.

...
Traquez l'doryphor! voyez...
...

VI.

Charl.
Si deux professions vous plaisent,
Parmi le choix qu'on vous donne.
Au lieu de prendr' la mauvaise,
Il faut embrasser la bonne.

Refrain.

...
Embrasser la bonne...
...

VII.

Closon.
A l'Union servant la bière,
Marcel bien souvent rigole,
Car lorsqu'on vide son verre,
Il aime qu'un peu de mousse y colle.

Refrain.

...
Un peu de music hall! voyez...
...

VIII.

Charl. :
Les profs pour être à la page,
A l'Union je les confesse,
Moffl'nt avec tell'ment de rage,
Qu'on dit que les buses y naissent.

Refrain.

...
Oh! les business...
...

Closon. — Ne trouvez-vous pas, Sire Empereur que l'on se croirait revenu à l'époque des Visigoths. Nous sommes à nouveau la proie de la barbarie envahissante.

Charl. — C'est juste, mon vieux sabir, les gens d'aujourd'hui ne valent pas mieux que les barbares qu'ils soient Visigoths, Ostrogoths, Amis-Goths. gogos... ou bigots...

Mais, que vois-je? Hé, ma belle enfant, ne serais-tu pas la blonde Brunehilde?... ou plutôt la brune

Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
Car on doit souhaiter selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.

Morand :
Sire, dit le renard; vous êtes trop bon roi
Vos scrupules font voir trop de délicatesse
Blondehilde?... ce qui revient au même, car actuel-

lement, tout est provisoire, même la teinte des cheveux.

Comm. — Sire Empereur, je ne suis ni Brunehilde ni Blondehilde... mais je suis ravie de vous rencontrer. Quel heureux hasard nous vaut l'honneur de votre visite?

Closon. — Jeune femme, jeune femme, les empereurs furent des personnages éminemment utiles et agissants. On peut dire qu'avec les papes, ils formèrent les principaux piliers de l'époque médiévale, laquelle est cependant, quoi qu'on en dise, quoi qu'on en pense, quoi qu'on en sache et quoi qu'il en soit...

Charl. : Taiss' tu, Closon, tu vas dire des bêtises...

Comm. — Je finirai par croire que vous êtes sorti tout vivant d'un chapitre de cours de Monsieur Closon.

Charl. — Brunehilde, mon enfant, si tu avais été plus souvent au cours, tu n'ignorerais pas qu'il n'y a rien de vivant dans celui de Monsieur Closon, hein Jules?...

Si je suis descendu de mon piedestal du parc d'Avroy, c'est pour participer aux fêtes de la Wallonie. Il était temps que l'on songeât à élever un monument à la gloire de mon vieux Tchantchès. Et je suis heureux de le rencontrer dans un endroit plus choisi que les théâtres de marionnettes de Roture.

Comm. — Alors vous arrivez à temps, car les fêtes vont commencer.

Ecoutez, voici la musique.

Closon. — Sire Empereur, allons-nous vraiment nous commettre avec des manants dans les réunions populaires...

Charl. — Mais comment donc, je ne suis venu que pour cela. En avant la musique.

Danse de la commère.

Closon. — Sire Empereur, sire empereur, je ne puis rester un instant de plus dans ce milieu... Je rougirais que mon fils Jules me rencontrât, exécutant des danses au Djù d'là...

Charl. — Rien à faire, mon vieux, tu es de la fête... Si ton moutard se produit dans les environs, je lui apprendrai à faire des à-fonds.

Prends-le par le bras, Brunehilde... je paye le premier au café « Tchantchès ».

Comm. — Les fêtes ne font que commencer (Ils sortent).

Acte II

(Le cortège professoral entre en chantant).

Le Recteur, de Fraipont, les Profs

Les Profs :

Moflons les étudiants, ma mère
(vivent les étudiants).
Moflons en gros, moflons en grand,
Moflons les étudiants.

Le Recteur :

Mes chers collègues, que signifie cette manifestation?

Les profs :

C'est la lutte finale,
Moflons tous et demain,
L'internationale
Bus'ra aux examens.

Le Recteur :

Voyons (bis) MM. un peu de tenue, je ne comprends vraiment pas votre attitude. Devrai-je prendre envers vous la même mesure qu'envers les journaux estudiantins et vous faire expulser de l'Université?

Les Profs :

Nous sommes des profs pleins de sagacité (Les moines de S. Bern.).
Nous voulons le bien de l'Université.
L'étudiant nous embête,
Il veut s' payer notr' tête.

SCENE IV.

Eh! bien mofler brosseurs, guindailleurs, sotte [espèce
Est-ce un péché? Non, non, vous leur fîtes, Recteur,
En les moflant beaucoup d'honneur.
Quant à l'assistant on peut dire,
Qu'il le méritait tout autant;
Etant de ces gens-là qui sur les étudiants

Le Compère :

Voilà qu'est bon, bon, bon.
Ah! voilà la vie (ter)
La vie chérie. Ah! Ah!
Ah! voilà la vie que les étudiants font.

Les Profs :

Ah! voilà la vie, etc.

Fourmarier : I.

Loin de la science et d' ses lumières
On peut voir les étudiants
Vivre n se gorgeant de bière
Qu'il rejettent de temps en temps.
Mais pour la géologie
Ils n'ont aucune sympathie;

II.

Pour leur en donner l'envie
Je m démèn' comme un fou
J' leur en parle avec tendresse
J' fais des excursions sans cesse
Et je marche en tout' vitesse
Mais je n'arrive à rien de tout
Car l'étudiant s'en fout.

Tous :

Et l'étudiant s'en fout!

Le Recteur :

Je voudrais recevoir quelques explications. Pourquoi tout ce tapage... Vous faites la grève sur le tas. C'est très bien, mais vous ne m'avez pas adressé le cahier de vos revendications.

Morand :

Nous voulons les cours de 40 heures.

de Fraipont :

Doubler le nombre des appariteurs.

Fouarge :

Multiplier les interrogations.

Dor :

Supprimer ls grandes distinctions.

Fourmarier (fils) :

Qu'on prenne tous les jours les présences.

Fourmarier (père) :

Qu'on supprime les jours de vacances.

Hubaux :

Nous voulons le moflage universel.
Les jurys mixtes et les soviets des professeurs.

Le Recteur :

Du calme (bis) MM. Expliquez-vous avec pondération.

Le Compère :

M. le Recteur, je vais vous résumer la situation. Si vous vous voulez, ce sera sous forme de fable :

Les animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre
La buse, puisqu'il faut l'appeler par son nom,
Faisait aux étudiants la guerre.
Ils ne brossaient pas tous, mais tous étaient moflés;
On n'en voyait plus d'occupés
A passer à l'Univ' une mourante vie
Nul cours n'excitait leur envie.
Ni loups, ni renards ne trouvaient
De douce et d'innocente proie.
Les étudiants les fuyaient
Plus de cours, partant plus de joie.
Le lion tint conseil et dit :

Duesberg : Mes chers amis,

Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux
Peut-être obtiendra-t-il la guérison commune
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gourmands,
J'ai recalé force étudiants.
Que m'avaient-ils fait? Nulle offense
Je me signalai même parfois en moflant
L'assistant.
Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
Car on doit souhaiter selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.

Morand :

Sire, dit le renard; vous êtes trop bon roi
Vos scrupules font voir trop de délicatesse
Eh! bien, mofler brosseurs, guindailleurs, sotte [espèce
Est-ce un péché? Non, non, vous leur fites, Recteur,
En les moflant beaucoup d'honneur.
Quant à l'assistant on peut dire,
Qu'il le méritait tout autant;
Etant de ces gens-là qui sur les étudiants
Se font un chimérique empire.

(tous applaudissent).

Compère :

Ainsi dit le renard; et, flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses.
Tous les profs recaleurs, jusqu'aux chargés de cours
Au dire de chacun étaient de vrais amours.
L'âne vint à son tour et dit :

Hubaux : ... J'ai souvenance

Qu'au théâtre me prélassant
L'ennui, l'occasion, le vin tendre
Quelque diable aussi me poussant
Je tirai d'un sifflet, des sons avec ma langue
Je n'en avais nul droit puisqu'il faut parler net.

Compère :

A ces mots, on cria...

Tous :

Harro! sur le baudet

Compère :

Un loup quelque peu clerc, prouva par sa harangue,

de Fraipont :

Qu'il fallait dévorer, ce maudit animal
Ce POURRI, ce BANKSTER, d'où venait tout le [mal.

Compère :

Sa peccadille fut jugée un cas pendable
Siffler l'œuvre d'autrui. Quel crime abominable.
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable
Les professeurs au cours vous rendront blanc ou [noir.

Tumulte: les profs s'emparent de Hubaux)

SCENE V. (Les deux flics entrent et s'adressant à Hubaux) :

Boite :

Qu'est-ce que c'est que tout ce chambard?
C'est encore vous? suivez-nous à l'amigo.

Hubaux :

Au nom du corps professoral, je proteste contre cette violence.

Cuir :

Vous irez protester à Genève avec les nègres. En attendant, suivez-nous.

Boîte :

Et nous vous arrêtons tous collectivement.

de Fraipont :

Chic, çà. Je vais enfin être arrêté.

Hubaux :

MM., permettez que je m'explique.

SCENE VI. La commère entre.

Commère :

MM. les agents, n'enmenez pas celui-là.

Cuir :

Nous les emmenons tous; pourquoi pas lui?

Commère :

Parce que c'est toujours lui qu'on fourre à l'amigo. Ce n'est pas juste. Laissez-le nous; c'est le seul qui soit un peu amusant.

Compère :

Et puis, à l'examen, c'est un des moins moffleurs.

Boîte :

Soit... il se fera quand même arrêter encore un jour ou l'autre.

Cuir :

En avant vous autres, par le flanc gauche... Marche!...

Les Profs : (en sortant)

A l'Université
Y a de la gaieté
Jamais on ne s'ennuie.
A l'Université
Y a de la variété
Et de joli's filles
A l'Université
Y a des empotés
Qui n'aiment pas la vie

Le compère :

Les cours sont faits pour brosser
Les verres sont fait psour vider... En série!!!

SCENE VII. Hubaux, compère, commère.

Commère :

Vous l'avez échappé belle, Monsieur le Professeur.

Hubaux :

Bah! je finis toujours par échapper... Mais je vous remercie tout de même de votre bonne intervention... Il est néanmoins curieux de constater comme on doit se battre souvent quand on est pacifiste... Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je devienne opportuniste?

Compère :

Je vous aurait cru plus idéaliste!

Hubaux :

Justement! Il faut sentir d'où vient le vent, pour agréer une atmosphère de Paix...!!!

Mais dites-moi, Mademoiselle, parmi les auteurs latins, lequel a vos préférences?

Commère : Térence!

Compère :

On ne tutoie pas son professeur!

Hubaux :

Et pourtant, n'est-ce pas lui qui a dit:

« Et quod fortunstum isti putant, numquam uxerem habui. » c'est-à-dire « Ce que l'on considère comme un grand bonheur, je n'ai jamais eu d'épouse! »

Commère :

Oh! Vous êtes peu galant!

Hubaux :

Non, Mademoiselle, c'est Térence qui dit cela. Quant à moi, Dieu me garde de proférer pareil blasphème!

Et vous, Monsieur... Quel est votre auteur préféré?

Compère :

Moi?...Plaute, naturellement...

Hubaux :

Et bien, moi je préfère Virgile: les Bucoliques et les Eglogues, c'est plus pacifique.

Compère :

Plus pacifique?... Et l'Enéide...?

Hubaux :

Oh! Je sais bien... l'Enéide et la guerre de Troie: « Infendum, regina, jubes renovare dolorem » mais tout cela c'est la faute d'Hélène et de son ménage...

Commère :

De son ménage? Monsieur le Professeur... Hélène était-elle une femme de ménage?

Hubaux :

Non, Mademoiselle, mais c'était « un ménage à Troie »!

Commère :

Je vois, Monsieur le Professeur, que vous possédez au plus haut point le goût de la fantaisie.

Hubaux :

Que voulez-vous, la fantaisie est la mère d'Hubaux.

Compère :

Vraiment vous êtes un joyeux professeur... restez avec nous... nous ferons des duos de sifflet!

Hubaux :

Non, non. Tel Cincinnatus, je retourne à ma charrue...

Commère :

Tiens, vous vous adonnez à la culture...

Hubaux :

Oui, très souvent j'ai des goûts agrestes.

Compère :

Et peut-on vous demander ce que vous cultivez le plus volontiers?

Hubaux : Moi! Je cultive le paradoxe...!

Il sort.

LA COMMÈRE

Allegro moderato. — LES PRESENTATIONS.

— Va attendre la Commère au Home, elle y arrive à dix heures.

— Oui, Félix.

(Tram vert — Home — quart d'heure.. des pas clairs sur l'asphalte — émotion).

— Pardon, c'est bien Mademoiselle Guarini?

— Mais oui.. C'est vous mon Compère ?

— J'en suis aux regrets pour vous..

Et l'on commence à bavarder.. théâtre, naturellement.

Ce que des gens peuvent avoir une vie occupée. Quand je pense que nous, on ne fait rien. J'ai été un peu honteux quand elle m'a demandé : « Et vous.. que faites-vous ? »

— Moi, oh ! rien.. je suis étudiant en Droit.

Elle avait fait quatre ans de philosophie et lettres. C'est ce qui lui permit de répondre quelques soirs plus tard à Piffert, qui lui suggérait avec délicatesse qu'il comprenait très bien qu'un rôle était plus facile à bloquer qu'un examen :

— Jeune homme (Closon était en scène) j'en ai passé bien avant vous et je les passais moi ! Très gentiment d'ailleurs.

Sacrée petite Commère ! Je comprends que Mommens se soit senti, en vous voyant, une envie d'interviewer !

Allegro vivace. — LES EXECUTIONS.

Nous possédions nos rôles, les ayant revus au Suède, la veille.

Ça marchait, Bronne ne criait plus. Polain décolérait (Ris, Polain). Gouraud, dans son trou faisait des sauts de carpe, et Van Crâne (Au Baux) trouvait réellement que « ça vous fait tout de même quelque chose !» Tout cela à cause de vous, Edith ; vous emballiez le monde, autant par vos rumbas que par vos sourires, par vos gestes, votre genre, par tout ce que vous êtes, quoi !

Même l'Impubère, en versant la bière à côté des verres, par exemple, trahissait une émotion que tous partageaient.

Les trois jours, on vous a trouvée épatante.

LARGO.

Qu'auraient-ils dit, les students qui vous acclamaient, si après vous avoir fait recommencer quatre fois la dernière de vos danses, ils vous avaient vue assise toute pâle dans votre loge, exténuée, et me disant : « Je n'en puis plus.. Je n'ai plus l'habitude.. le cœur.. je sens bien, maintenant, que je ne dois plus danser.. »

— Mais, pourquoi recommenciez-vous, tant de fois ?

— Ils sont si gentils, si gais..

Brave fille !

FINALE :

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas ! (Les Commères non plus) Et c'est déjà fini.. Finis, les éblouissements verts ou roses de vos toilettes.. finies, vos danses toutes pleines de jeunesse.. On n'entendra plus votre voix fraîche me dire avec des yeux emplis de malice, tous les petits mots wallons que les mal élevés de notre bande — c'est-à-dire tous — vous avaient appris. Vous ne me direz plus « Clau d'gueule » ni « vas-ti fé arredji ». Vous êtes reournée là-bas en laisant en nous ce que vos entrées en scène jetaient sur elle : du vert, du brun, du rose, de la joie de la gaieté de la Beauté..

Au revoir petite fille gentille.. à bientôt j'espère.

CHRONIQUE DU CINÉMA

Maurice Chevalier

Nos distractions ne doivent pas toujours s'élever de la spéculation philosophique. Il est bon de reposer l'esprit. Aussi n'ai-je aucun scrupule d'avouer mon plaisir à regarder jouer Maurice Chevalier dans *Avec le sourire.*

Il ne serait pas permis d'apprécier ce film en faisant appel aux règles de base qui doivent régir l'art cinématographique. Trop de réserves seraient à formuler et l'ouvrage n'en vaut pas la peine. Mais il permet de contrôler le fait du client moyen des salles de projection. Etablir un plus grand commun diviseur des émotions gaies ou mélancoliques et de leur cause, dans la masse des spectateurs n'est pas sans profit. C'est une précaution financière. Il faut savoir descendre jusqu'à un certain point puis jeter le lest qui permettra au rêve de s'abandonner dans une atmosphère purifiée.

L'intérêt d'*Avec le sourire,* c'est sa vedette. Maurice Chevalier a inspiré beaucoup d'écrits. Sa récente prestation dans notre ville, nous a valu des articles qui semblent avoir justement caractérisé ses mérites. Il serait ainsi faux de voir en lui un grand acteur, que de lui dénier tout talent scénique. Ses ambitions doivent être limitées.

Ce qui est incomparable chez lui, est l'art de « pousser la chansonnette » (l'expression moyenne). Autant il serait difficile, voire impossible, de classer les vedettes féminines de la chanson autrement que par goûts, préférences sentimentales, autant Chevalier dépasse par le talent, ses rivaux. Ajoutons une prestance sympathique, voilà qui pourrait déterminer des suffrages hésitants. Il y a, dans ce film, une scène significative à cet égard. Victor Larnois (M. Chevalier) explique à une jeune vedette comment il faut débiter un couplet. C'est une véritable leçon de diction dans son genre. L'anecdote de l'ouvrage est falote. La morale de cette histoire qui ne l'est pas du tout ? Le sourire et la bnnne humeur sont essentiels pour réussir dans la vie. Malheureusement, les moyens utilisés n'ont avec l'honnêteté que de lointains rapports. Le montage est correct et sans lourdeur. Cela ne signifie pas qu'il n'aurait pu être plus souple. Il semble que la réplique est moins destinée à servir une situation que celle-ci créée pour permettre la première. Dans l'interprétation, André Lefaur fait une création sans éclat comme sans grand reproche. Mlle Glory est jolie. Mais on ne peut tout avoir.

J. M.

CINE ÉCRAN SUEDE
GAY DESPERADO
avec NINO MARTINI
Mise en scène de Mamoulian
UN DOCUMENTAIRE
UN DESSIN ANIME
Enfants non admis

ETUDIANTS ! *Pour vos insignes, vos calottes,* une adresse...
Maison RONGY
11a, rue Saint-Paul LIEGE
Equipements militaires et scouts — Médailles et décorations — Casquettes et insignes d'étudiants — Maroquinerie.

A la manière de... Jean Vandresse

Stella Matutina

Le matin est tout empli de sourires et de lèvres
qui s'entr'ouvrent.
Frôlement d'ailes.
Les rayons posent partout leurs fourrures de chat
Frôlement de poêle.
Solitude.. fuyante image de femme
que l'eau reflète en tremblant.
La nuit matinale s'en va sans que je comprenne.
Chant triste des regards !
Mystère inconnu, incompréhensibilité anticonstitutionnnelle.
Les trams passent, suivant leurs fils,
comme nous..
J'irai retrouver Gogo assis sur les arceaux,
place Cathédrale.
Et puis..stella, glouglous.. béatitude stomacale,
Fumées de pipes.

Jean MERLETOUT.

TOI

Je t'ai cherchée si loin, si loin dans le possible ;
J'ai côtoyé les bords du grand fleuve divin ;
Pour toi, j'ai par deux fois donné mon cœur en cible
Aux archers du destin.

Pour te trouver j'ai pris les rames en cadence,
Et serrant les genoux j'ai parcouru les mers ;
J'ai vu partout la mort, partout j'ai vu l'absence,
Le vide et le désert.

J'ai traversé pour toi l'antre de la chimère ;
J'ai joué sur ma lyre, en passant, l'achéron ;
J'ai bu l'eau du létée et, genoux dans la terre,
J'ai demandé ton nom.

Mais le cieux, les enfers, d'une voix éclatante,
Entonnèrent pour toi un hymne à la beauté :
Je n'ai pas su comprendre et l'âme haletante,
J'ai tout recommencé.

Enfin après avoir laissé mourir en route,
Et mon amour, et mon génie, et mon honneur,
Pèlerin maladif, j'ai senti le grand doute
Me pénétrer le cœur.

Et je suis revenu, prince mélancolique,
Vers mon île funèbre et vers ma sombre tour,
..Et je t'ai vue assise au coin de l'âtre antique
Attendant mon retour.

Jean LEGI.
Inédit.

ETUDIANTS, faites tous vos achats et confiez vos commandes à une maison spécialisée dans le LIVRE.
Littérature choisie, histoire, droit, médecine, sciences, arts, etc...
Librairie PAX
12, Place Saint Jacques, LIEGE
Rapidité des commandes et des renseignements.

Pharmacie VIVARIO
50, rue de l'Université
LIEGE Télé. 131.60
Eaux minérales - Pansements antiseptiques - Accessoires -

Maison FRITZ
18, Place du 20 Août
Succursale de l'Atelier Technique :
J. VANDENDAELEN-GRAMMONT
Instruments et Mobilier pour la CHIRURGIE
ELECTRICITE MEDICALE
STERILISATION
Installations complètes de Cabinets Médicaux, Cliniques, Hôpitaux, Dispensaires, etc...

Précision — Qualité — Elégance
Lunetterie FRITZ
THERMOMETRES - LOUPES, etc.
10 % *de ristourne aux étudiants*
Place du XX Août, 18
LIEGE (face université).

DEVALUATION FRANÇAISE : La
Librairie Bourguignon
16, rue des Dominicains, à LIEGE
informe son honorable clientèle que le prix des livres français a fortement diminué.

Hockey

UNIVERSITE DE GAND : 0 —
UNIVERSITE DE LIEGE : 4.

Cette fois, c'était à nos amis flamands que nous nous offrions. En victime, croirez-vous ? Seconde rencontre de la saison et.. déjà une victoire ! Comme les chiffres l'indiquent, elle est jolie pour une « jeune première » ! Pas vrai ?

Après avoir subi la « mitraille photographique », l'équipe liégeoise s'embarquait à 11 h., en compartiments spéciaux (?). Une fois n'est pas coutume, elle était incomplète : Jean Chaudoir, l'absent, s'étant réveillé, non sans peine, une demi-douzaine de minutes avant le départ du train, réalisa, assez rapidement, la situation et s'aperçut, sans sourciller, qu'il aurait sans doute quelques difficultés à rallier ses partenaires en temps voulu. Pris de panique, il se rendormit, toutefois, non sans être passé quelques courts instants, dans le « réduit » voisin !

Au départ de Liége, le temps était serein ou presque, mais à Gand, nous sommes accueillis par un ciel type « fin du monde ». Et, une heure plus tard, sous un ciel identique, débute la rencontre. Une phrase pour la résumer : prédominance très marquée et assez « marquante » de nos équipiers sur une héroïque défense adverse.

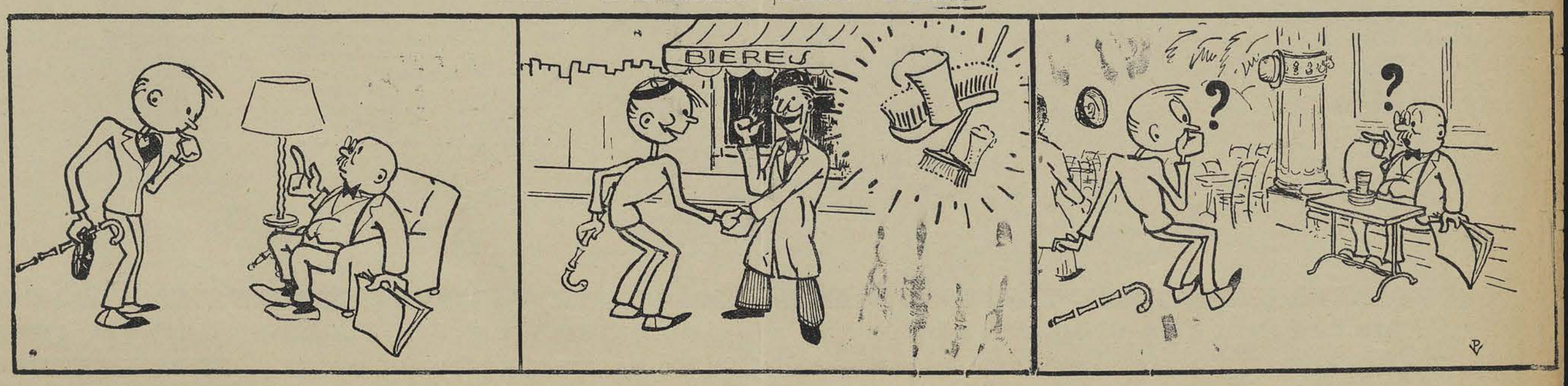
A la mi-temps, le score était acquis. L'impraticabilité du sol et la quiétude des nôtres aidant, nous en restâmes là. Sans doute, notre équipe, avec un art consommé et semblable à celui dont elle avait fait étalage dans la première période du jeu, eût-elle réussi à rendre plus « majestueux » un score qu'elle avait estimé suffisamment éloquent. Peut-être aussi, nos forwaards, aveuglés par la drache, une fois de plus nationale, et en même temps par la boue soulevée à chaque engagement, ne distinguèrent-ils plus l'objet de leur convoitise : la « cage » adverse ? Concluons très simplement : les Gantois, à l'opposé des cieux, nous avaient reçus si aimablement.

Pour terminer, les vedettes : le gardien de but, interprété d'abord par Eddy Dufrasne, grand espoir, encore un ! ensuite par oncque individu, si ce n'est comme le résultat le révèle, par « Dame Virginité ». Le duo arrière, constitué par le même Dufrasne et une vieille histoire d'étudiant (?). La ligne intermédiaire, trois mousquetaires du « stick » ferraillant : Riquet Laloux, Georges Destexhe et Paul Garot. Les attaquants : Pierrot Stasse, Jean-Gilles Baudrihaye favori des supportrices, Victor Ledent, Charles Valter et le « leader », d'autre part sémillant capitaine, mon ami « Formidable » ! Devinez ?

LA VIEILLE HISTOIRE D'ETUDIANT.

ELSENBORN - SPORTS D'HIVER
Déplacements en Autocars le dimanche : 30 FRANCS. — 10 *p. c. aux étudiants*
COURS DE SKI
VOYAGES RADELET
Rue de la Régence, 55, LIEGE *Téléph.* 276.46
Voyages en Suisse, etc., groupés et individuels
VOYAGES DE NOCES

TEL PÈRE... TEL FILS



Blouses de laboratoire
AU TISSERAND
GRANDE MAISON DE BLANC
107-109-111, Rue de la Cathédrale — LIÉGE

Voulez-vous pour vos livres une reliure élégante et peu coûteuse !
adressez-vous à
L'UNION OU MONSIEUR BORGUET
met à votre disposition ses talents de relieur.

Pour vos assurances de toute nature :
Paul MEAN
5, place Bronckart - Liége
C'est un ancien de l'Union

LES PLUS BEAUX CADEAUX
PORCELAINES - BRONZES - MARBRES - ETAINS
OBJETS D'ART - COUPES DE SPORTS
SUJETS ALLEGORIQUES, ETC...
ORFEVRERIES:
Miele et C° - Ercuis - Christofle - Wiskeman sont vendus par
Julien FUGER
LIEGE, 6, rue Saint-Paul - Téléphone 165.93
VERVIERS, 73, rue du Brou
(Fondée en 1890) — Téléphone 132.96
Agréé pour la Vente directe des Cristaux du Val-St-Lambert
Jamais FUGER ne FUT CHER !!
5 % de remise à MM. les étudiants

Appareils Photo
MAISON E. VERDIN
27-29, Rue des Clarisses
Travaux pour amateurs

Tous les livres classiques, scientifiques et universitaires
LIBRAIRIE VERLAINE
Coin des rue André Dumont et place des Carmes
ABONNEMENTS DE LECTURE

BOULANGERIE — PATISSERIE
Maison PUTTERS
Rue St-Paul
Fournisseur de l'Union

Henri HIRSCH
OPTICIEN
104, Rue de la Cathédrale, 104
Spécialité de Compas de tous prix et de toutes marques.
Ristourne spéciale aux étudiants.

Brasserie NIZET, s. a.
Dépôt des Bières
CHASSE ROYALE et LAMOT
VOX PILSNER — LORRAINE
Téléphone 605,96

LIBRAIRIE
Léopold GOTHIER
Fournisseur des Bibliothèques de l'Université
3, Rue Bonne Fortune

CASQUETTES D'ETUDIANTS
INSIGNES
L. DEVILLEZ
Passage Lemonnier, 30, LIEGE
Téléphone 14373

Imprimerie Lithographie Papeterie
Maison Ch. BARE
27, Passage Lemonnier, LIEGE
Spécialité de Cartes de visite
Articles pour dessin - Tout pour le Cotillon
Cahiers
10 % de réduction aux étudiants

Librairie WYKMANS
Fournisseur de l'Université
5, Rue Saint-Paul, 5, LIEGE
MEDECINE - SCIENCES - DROIT
PHILOSOPHIE

BIERES ARTOIS
Les Meilleures

FLEURS NATURELLES
GERBES ET CORBEILLES
De NOCES ET FETES — COURONNES
J. DEPREZ-HENROTAY
91, Rue Saint-Gilles, Liége
Téléphone: 28312

LIBRAIRIE DEMARTEAU
4, Rue de l'Official, LIEGE
Téléphone 120.88
LITTERATURE RELIGIEUSE
ROMANS — HISTOIRE

Camarades !
Toute l'année, vous pourrez et devez
Soutenir le Fonds Malvoz

INSTITUT SAINTE-MARIE
Rue de Harlez, 35, Liége
FRAGNEE GUILLEMINS
ECOLE DE COMMERCE ET DE LANGUES
Agréée par l'Etat 6 Années d'études
Bureau de copie — Travail soigné.
PRIX MODERES

" Au Feu de Camp "
SOC. COOP.
8-10, Rue Sœurs-de-Hasque
ARTICLES POUR CAMPISME ET SCOUTISME
SPECIALITE DE VOILES POUR CANOES ET BATEAUX
5 % aux étudiants

EN 60 HEURES,
vous pouvez apprendre une langue étrangère à
THE BERLITZ SCHOOL
23, Boulevard de la Sauvenière
Téléphone 258.35 LIÉGE

Les cours peuvent être commencés à tout moment de l'année.

PRINTING C°, S. A. — LIEGE.

Collection « Mystère et Boule de gomme ». *A ne pas lire la nuit.*

Tempête sur l'Université

ou

Les faiseurs de monstre
(*THE GHOSTLY STUDENT*)

— Grand roman policier par —
SINTAN et STEEMAIR

Traduit de l'anglais par Jenny O'Gloss.

AMOUR - ANGOISSE - AVENTURE

Résumé des chapitres précédents — *Dix étudiants ont volé un maccha, pour le ressusciter sous forme d'étudiant parfait. Une erreur de formule fait que, au lieu d'un étudiant, c'est un monstre qui est créé ! Mais c'est un monstre bienfaisant, car jusqu'à présent il n'a fait de ravages que dans les rangs professoraux. La C. U. P. P. D. L. I. P. U. L. clôture ses travaux par un fiasco général.*

CHAPITRE XVII.

En revenant de la Revue

— Quelle heure est-il ?

— Six heures et demie ?

— Bon, il est temps d'aller bouffer la fricassée !

Cette conversation banale mettait aux prises Albert Tassin, dit Tito, jeune et fringant président de l'Union et Félix David, dit Fetu, le non moins jeune et non moins fringant rédac-chef du «Vaillant».

Tous deux avaient passé la nuit à faire des dédicaces plus ou moins spirituelles sur de nombreux livrets de revue et ils se sentaient affamés.

Car ceci se passait dans le café du Home, le soir, ou plutôt le lendemain matin de la VIe Revue du « Vaillant ».

Fetu jeta sur la salle un regard circulaire. La guindaille des acteurs tirait à sa fin. Après le stade héroïque, on en était arrivé au stade sentimental et funambulesque. Dans un coin, l'Impubère berçait un des bébés-Morand au son d'une vieille romance bretonne. Le sire de Maideuken-Morand, qui portait l'autre, voulait à toute force lui faire faire un à-fond. Peutchet avait rempli leur biberon de bière, et le suçait mélancoliquement. Manu-Charlemagne faisait un cochonnet avec le Gros Ver. Jean Deronchêne faisait des vers et les déclamait avec conviction aux flics Dédé et Corbi que de nombreuses libations avaient rendus extraordinairement réceptifs. La tête entre les mains, Marcou cherchait depuis trois heures une dédicace spirituelle, pour en adorner le livret de son bon ami Kébers, président de la Gé bruxelloise (inutile de dire qu'elle ne vint jamais).

« En route » tonitrua le président.

L'air vif du matin émoustillait agréablement nos héros, qui s'en allaient le long des quais en braillant et en gambadant. Le sire de Maideuken s'était assis sur le pou du ciel et s'avançait majestueusement, porté sur les robustes épaules de quatre calottins. Le tandem des « Cent heures de la chaire » servait de moyen de locomotion à Félix David et à Jean Puraye, qui faisait la belle jambe sur le siège arrière.

Pour fêter leur retour à la vie estudiantine, les deux ex-flics éteignaient tous les réverbères sur leur chemin.

Bientôt le cortège déboucha sur la place du Vingt-Août, au milieu du marché qui s'ouvrait, et Félix David qui ouvrait la marche avec le tandem, se retourna vers Jean Puraye et déclara :

— Et ! bien, mon cher Jean, nous voilà..

Il ne termina pas la phrase, car le siège arrière était occupé non par Jean Puraye, mais par un être velu et négroïde.. le monstre !

Sans doute, celui-ci avait-il profité de l'obscurité pour se substituer au nouveau président des 29 ? Mais qu'était devenu l'infortuné archéologue ?

Ces pensées ne firent qu'effleurer l'écorce cérébrale de Fetu, car il réalisait le tragique de sa situation et se sentait, comme on dit communément « comme pour vomir ». Quant au monstre, il semblait s'amuser follement sur cet engin, sans doute inconnu de lui, car il ne manifestait aucune velléité de combat.

Profitant de ces bonnes dispositions, Fetu ne perdit pas son sang-froid et dirigea l'engin vers l'Union.

Le monstre ne fit aucune difficulté pour pénétrer dans le café, émoustillé par la promesse de nombreux demis. Les demis succédaient aux demis et Fetu, qui savait à quoi il voulait en venir, voyait avec un plaisir non dissimulé les effets des copieuses libations sur le cerveau de son indésirable compagnon..

Lorsque les autres arrivèrent à l'Union, ils trouvèrent le monstre plein comme toute la Pologne, en compagnie de Félix qui ne valait guère mieux.

Ce fut dès lors un jeu d'enfermer le premier dans la citerne de la cahute du « Vaillant ».

Les « Dix » se réunirent aussitôt. On vota des félicitations au rédac-chef, pour cette caputre précieuse qui mettait entre les mains des « Dix » un otage de choix.

L'Université allait bientôt connaître la dictature des « Dix ».

CHAPITRE XVIII.

Les profs en palais

Ce matin-là, Steemair avait affaire au Palais Provincial. En effet, le plus rangé des hommes peut parfois être obligé de se rendre dans des lieux déshonnêtes où l'on ne s'attendrait guère à le trouver, comme par exemple : auditoires, morgue, hôpital et commissariats de police. Donc il errait au palais. Pour passer incognito, il s'était déguisé en dactylo. C'était la plus sémillante des dactylos que l'on avait jamais vue au Palais. Elle avait les savantes ondulations de Brigitte Helm — pas celle du Cinéma, celle de seconde candidature en sciences médicales —, quelques grains de beautés que lui avaient obligeamment prêtés Jenny Thonnard, le sourire d'Hélène Maes et la démarche de Bobonne. On comprend que Monsieur Piérard, qui n'avait jamais vu tant de charmes à la fois, pria donc la propriétaire d'iceulx de venir lui taper son courrier. Steemair était donc absorbé dans sa besogne, et quelques indiscrétions qu'il fit nous permirent de savoir que le Gouvernement avait l'intention d'allouer de plantureux subsides à l'Union et au « Vaillant », pour les récompenser de leur action persévérante dans les milieux estudiantins. Mais, soudain, l'on entendit dans la cour une étrange clameur ; Steemair se précipita à la fenêtre. C'était un étrange spectacle, en effet, qui se déroulait sous ses yeux ; on voyait arriver une procession bizarre : c'était une masse blanche qui s'engouffrait sous le grand portail, précédée d'un homme gigantesque et en habit. Steemair comprit : ainsi, la lettre avait porté ses fruits.

En effet, maintenant que les pénitents s'étaient rapprochés, on put voir de fait Monsieur le Recteur en habit et huit reflets, en tête de tous les profs de l'Université. Ils étaient pieds nus, en longue chemise blanche, la corde au cou. Mais pour éviter de trébucher sur les cordes, chacun tenait dans la main droite la corde de son prédécesseur, tandis que de la main gauche il soulevait sa robe d'innocence pour ne pas trébucher dans ses plis. Cela faisait un tableau très réussi, comme une entrée de bayadères. Mais Monsieur de Fraipont s'était signalé par quelques excentricités ; comme il suivait Monsieur Verlaine, il s'était arrangé pour se laisser traîner petit à petit par le distingué I. A., le nœud coulant se resserrait petit à petit ; bref, c'était du suicide par persuasion. Malheureusement, à ce moment il glissa sur un corps visqueux qui n'était pas une pelure de banane, la corde se tendit brusquement, bref, la mort lente devint une mort subite. Mais le sénateur d'anthropologie ne s'arrêta pas là. Pour ne pas se séparer de son singe, il l'avait déguisé en prof, en lui passant une chemise et une corde aussi. Hubaux, qui passait par là, vint le trouver et lui dit : « Monsieur Vanderlinden, que pensez-vous de ce cortège ? dirait-on pas une reconstitution historique ? » Mais le singe s'épouillait sans mot dire. Hubaux s'en fut dépité.

Cependant, la délégation était arrivée devant le Gouverneur. Celui-ci s'avança vers elle et lui dit d'une voix qui se voulait assurée : « Voyons, Messieurs, que signifie cette excentricité ? Que signifie votre conduite ? »

Alors Monsieur Duesberg s'avança et dit : « Monsieur le Gouverneur, Monsieur Braas que voici va tout vous expliquer ».

Braas s'avança et, d'une voix forte, il prononça ces mots :

(*A suivre.*)

(*) *Tous droits de reproduction totale ou partielle réservés pour tous pays, y compris la République de Pierreuse, la République libre d'Outre-Meuse et la République Nègre de Libéria.*

Etudiants qui dînez en ville, allez tous à l'Union où, pour 5 frs 50, Madame Borguet vous régalera des délicieux produits de sa cuisine bourgeoise.